

La clarinette du diable

Autor(en): **S.G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **50 (1912)**

Heft 37

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-208919>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50 ;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

LA CLARINETTE DU DIABLE

J'ai une bonne vieille voisine qui ne manque pas, chaque année, de me faire part de son almanach *Le Messager boiteux de Berne* — elle est bernoise — où je trouve force petites anecdotes en patois suisse qui me font rire. J'y vois aussi une vignette qui revient tous les ans : elle représente des jeunes gens et jeunes filles en costume bernois de la montagne, dansant au son d'une clarinette, tandis qu'un singe présente un miroir et qu'un âne chante la basse à la fenêtre de son étable. Involontairement, cette allégorie me rappelle une course que je fis sur le Napf en 1856 en compagnie de deux amis de montagne et où nous assistâmes à une scène à peu près de ce genre.

Un matin du mois d'août, nous partîmes de Kleindietwyl (Haute-Argovie) avant le jour. Passant par Huttwyl, nous atteignîmes Luttern, au pied du Napf, où nous fîmes halte, buvant une chope de bière, dont nous avions grand besoin : la trottée avait été déjà pas mal longue et la route poudreuse. Nous n'avions alors pas de chemin de fer à notre disposition ; aussi la grimpe qui allait suivre s'annonçait-elle comme pénible par cette chaleur estivale. Nous prîmes courage et nous commençâmes à gravir cette pente assez raide. Quelques haltes nous dédommagèrent amplement par la vue d'un paysage tout nouveau pour nous. Nous avions à nos pieds l'Entlibuch, tourmenté de vallons et de collines abruptes ; à nos côtés, les rochers de poudingue du Napf ! Oh ! ces rochers, formés de cailloux agglomérés, semblables à du gressier béton, ces couloirs vertigineux, quelle impression ils me firent. Quel contraste avec le Chasseron !

Enfin, nous atteignîmes le sommet, sur lequel est bâti un chalet, habité, en été, par un armilli, sa famille et son troupeau de 30 à 40 belles vaches. On y fabriquait du fromage, comme dans le chalet paternel, par les mêmes procédés, ce qui me parlait de mon métier, de ma famille, du Jura. Rien d'étonnant si je me fis connaître à ces bonnes gens comme un jeune homme du métier. Mais la nuit allait venir ; j'étais fatigué ; j'avais quelques ampoules aux pieds. Néanmoins, je demandai si je ne pourrais pas cueillir quelques rhododendrons, de la variété qui croît sur cette montagne. On me répondit qu'il s'en trouvait encore quelques-uns, mais qu'on préférerait m'en aller cueillir un bouquet, l'endroit étant d'un abord difficile. Quoique cela ne fit pas précisément mon compte, j'acceptai cette offre obligeante.

La fille du patron, belle jeune personne dans le superbe épanouissement de ses vingt ans, avait pour tâche, outre celle de traire sa part des vaches, la salaison et autres soins des fromages. Comme elle allait achever sa besogne de la journée, elle endossa bravement un gilet de fruitier, dissimula ses manches de chemise dans les mancherons de ce vêtement de travail, sans crainte de laisser voir des biceps dont, par parenthèse, il n'aurait pas fait bon recevoir une

chiquenaude, et, munie d'un torchon sec, elle se dirigea vers la chambre à saler qui, au Napf, était attenante au chalet. Sans que je m'y attendisse le moins du monde, elle m'invita à visiter les produits de leur fabrication. Il y avait déjà là une bonne quantité de pièces de fromage appétissantes de 60 à 80 livres et d'une tenue irréprochable ; mais ils n'en fabriquaient qu'une par jour. Bien qu'intimidé par cet accueil cordial, je la félicitai pour son courage à entreprendre une tâche si peu en rapport avec son sexe et pour l'extrême propreté de son travail. Mais, à part moi, je pensai à la chanson de l'armilli bernois, célébrant les qualités de sa fiancée :

Es cha melchen, es cha käsen,
Nylden schwingen mit dem Besen, etc.¹

et j'allai rejoindre mes compagnons, qui ne manquèrent pas de me taquiner au sujet de mon tête-à-tête.

Pour ma part, j'étais peu dans des dispositions aux plaisanteries, car, comme je l'ai dit, la course m'avait fatigué ; je leur proposai donc, au lieu de rire, d'aller chercher un gîte sur le foin, au-dessus de l'écurie. Cependant de nombreux promeneurs, jeunes gens et jeunes filles, étaient arrivés au chalet pour y passer la nuit et faire un tour le lendemain, sur les pâturages d'alentour. Nous avions pris nos dispositions pour réparer nos forces par un repos de quelques heures. Déjà Morphée s'approchait, lorsque... turlure-lire-lure ! résonna droit au-dessus de nous, dans l'écurie nettoyée, le prélude d'une clarinette ! Les jeunes gens récemment arrivés se mirent à danser. Alors, valse, polkas, mazurkas se succédèrent jusqu'à deux heures du matin. Mes compagnons, moins las que moi, d'ailleurs empêchés de dormir, se levèrent et allèrent voir ce bal montagnard ; quant à moi, n'en pouvant plus, je gardai ma place, où chaque entracte de quart d'heure me permit de clore un œil, jusqu'à ce qu'un nouveau *turlutulu*, comme venu de l'enfer, me remit dans la réalité. A la fin, après m'être longtemps retourné sur ma couche odorante, mes deux amis vinrent me rejoindre ; peu après, cette clarinette du diable ferma son bec pour de bon et nous commençâmes, à notre tour, à jouer d'une autre musique jusqu'au matin.

Nous sortîmes tard de nos couches. Un bon café à la crème, avec du beurre frais, servi par la belle armillière en costume bernois, avec larges chaînettes en argent, nous remit le cœur à la bonne place. Un fils du patron, jeune garçon de 12 ans, m'offrit un joli bouquet de rhododendrons. Il n'en fallait pas tant pour nous réconcilier avec le Napf ; le joli point de vue sur les montagnes de l'Emmenthal et l'Entlibuch nous suffisait.

Nous prîmes un autre chemin pour le retour ; mes deux compagnons devant s'arrêter en route pour voir du bétail. Et, comme la contrée ne nous était familière ni aux uns ni aux autres,

¹ Elle sait traire, elle sait fromager,
Battre la crème au balai, etc.

nous eûmes la chance de voir un particulier, connaissant tous les recoins d'alentour, se joindre à nous. Au sourire énigmatique de mes amis, je vis qu'il y avait anguille sous roche, et je demandai à l'un d'eux quel était ce nouveau compagnon ? *Der Gyger*¹, me fut-il répondu à voix basse. Ainsi notre obligeant guide, qui venait encore de nous éviter de passer près d'un taureau de réputation équivoque, qu'on entendait chanter sa basse non loin de nous, était notre musicien enragé de la nuit dernière ! Bravo ! donc pour le *Gyger*, car il nous conduisit encore au Kessliboden et à la Lushütte, où mes amis avaient du bétail à voir. Puis il nous indiqua le sentier à suivre pour atteindre Eriswyl et nous quitta pour rentrer chez lui. Nous lui serrâmes cordialement la main, et pour ma part, je ne lui gardai pas rancune pour son *turlutulu*. Nous descendîmes graduellement à travers pâturages, forêts et vallons ombreux, et nous finîmes par arriver à Eriswyl, puis à Huttwyl, et enfin chez nous.

Nous étions las, mais heureux. Nous avions appris à connaître un coin intéressant de notre pays. Nous avions touché à cet Entlibuch que, neuf ans auparavant, le jésuitisme avait réussi à aveugler au point de rendre ses bonnes et naïves populations d'une férocité sauvage. Car le souvenir de l'expédition des *Corps francs* et de la guerre du « Sonderbund » n'était pas encore effacé dans les populations voisines. Dès lors, le temps et le progrès ont fait leur œuvre bienfaisante ; ils la continueront. S. G.

LO TOUNERRO AI FEIN

— Hardi, mè z'ovrà ! dau corázdo !
Lo temps ie porrà bin tsandzi.
L'a dâi niolan su lo velázdo.
Porvu qu'on pouaisse eingrandzi. »
L'è dinse qu'Abram dèvesàve
Vè onn' hàora de la vèprà.
Tot parâi nion ne sè pressàve :
L'è dzein seimbliàvant arenà.
L'avant pardieu bin de la peina !
On sà pas cein que lài avà,
Mâ on sè cheintâi tot dondeina.
Vo dio que sè faillà tsampà,
On avâi dau plliomb dein la rita,
L'è quâtro meimbro l'ètant râ
Que dâi paufèr, et pu la tita
Fasâi quasu mau sta vèprà.
Et pu lè tavan vo pequàvant,
— L'è borgne principalamet —
Qu'on arâi djurâ que dzetâvant.
On ètâi pèsant, sein z'accouet.
Assebin, tandu qu'on tserdzive,
On sè veillive lè niolan
Tot fresottâ, quemet dâi pive,
On bocon nâ, on bocon blian ;
Sè tsertsivânt, sè reincontrâvant,
On arâi de dâi pucheint boui
Que s'èimbougnâvant, sè croquâvant.
Cein fasâi dâi tsiron de moui.
L'è petit z'ozî s'èpouâirivant,
Ie fusâvant d'avau, d'amon...

¹ Les paysans bernois appellent de ce mot indifféremment un joueur de violon, de clarinette, même d'accordéon.